

le 5 novembre 1880

Mademoiselle et cher ami,

Madame - moi toujours, car je n'ai sous votre feu et sous votre ardeur un peu impétueux que vous appliquez le mot d'un personnage de Molière qui disait qu'il n'aimait jamais mieux son cataclysme que lorsqu'il le battait. Je vous encourage d'autant plus à me rediger que les critiques, même injustes, sont toujours utiles; elles servent à mieux vous rendre compte de ce qui, dans votre pensée ou plutôt dans l'expression que vous lui avez donnée, prête à des malentendus. Cela dit, je reprends trait pour trait votre polémique, et j'y réponds.

Tout d'abord, vous avez raison de dire que Marc-Monnier est un homme plein d'esprit. Le passage de son article qui vous concerne, le prouve suffisamment, et vous me croyez, je l'espère, quand j'affirme que ce passage m'a fait plus de plaisir à moi qu'à vous. Mais dire que Marc-Monnier a cessé d'être homme d'esprit, c'est quand il a feint de croire que je confondais la poésie rouabe et allemande avec la poésie prussienne. Marc-Monnier me connaît personnellement; il sait que sa supposition est fautive; s'il l'a crue tout de même, c'est par cet entraînement des critiques un peu trop habitués à régler les auteurs des livres soumis à leur jugement. Si lui ai reproché, je lui ai reproché de m'avoir argué d'érudition une confession ou une ignorance qu'il savait ne pas être mienne. Il ne m'a pas répondu. Or, vous connaissez le proverbe français: qui se dit mot consent. Le silence du traître est illogique. Vous ne pouvez connaître le détail. Mais pourtant laissez-moi vous le dire avec une entière franchise: je m'étonne un peu que vous aussi vous me prêtiez

la bêtise que m'a prêtée si hautement mon ami genevois. Vous me
trouvez donc bien idiot? Vous me parlez de mes passions politiques.
Il n'y a pas de passion politique qui tienne. Mes passions politiques
ne m'empêchent pas d'admirer Uhland, et d'admirer plus encore Heine.
Je suis un de ses admirateurs les plus enthousiastes. Si je ne me suis
pas capoté longuement le dessus, c'est que l'objet de mon étude ne m'y
conviait pas. Je n'avais pas à exposer les raisons pour lesquelles je
place Heine parmi les plus grands poètes lyriques de tous les peuples
et de tous les temps. Jamais à parler de Lénine, à justifier mon enthousiasme
d'après ^{pour Lénine} et ce n'est qu'incidemment que j'ai comparé Heine avec Lénine.
Mais si fugitive qu'ait été cette comparaison, elle a suffi cependant
pour montrer que je suis moins aveuglé par mes passions politiques
qu'on ne le dit. Si vous voulez bien vous reporter à mes conclusions
sur Lénine, vous verrez que j'y dis textuellement ceci: Goethe et Heine
seront peut-être plus admirés au point de vue artistique, Lénine
sera plus aimé.

Est-ce clair? Non, voyez, vous, j'ai beau faire, je vous en veux
de m'avoir lu si à la légère ou de m'avoir oublié si vite, pour
renforcer les admonestations de Marc-Monnier. Maintenant que j'ai
replacé mon passage sous vos yeux, vous verrez que je suis
moins... idiot que je n'en ai l'air. Tout ce que je prétends dire, c'est
que les souffrances de Lénine me paraissent avoir été plus vives,
et plus profondes que celles de Heine, voilà pourquoi je l'aime davantage.
Il y a dans Heine, à côté de beautés inimitables, magiques,
quelque chose de corrosif, de satanique qui est bien..... eh bien oui,
j'aurai le courage de le dire, qui est bien prussien.

Voilà pour Héro.

Maintenant, si je n'ai pas du tout parlé d'Umland et de l'école souabe dans ma préface, c'est que mon éditeur m'a retranché deux lignes où je disais savoir fort bien qu'entre la Prusse et l'Autriche s'étend une vaste région intermédiaire dont le caractère, la nature et le génie se rapprochent du génie et de la nature de l'Autriche. Mon éditeur m'a retranché également deux lignes où je complétais l'énumération que j'ai faite des poètes lyriques que j'aimerais à faire connaître; je nommais entre autres Gilm, Saar etc. Les deux suppressions ont été faites pour ne pas dépasser le nombre de pages qui ~~ont été~~ ~~faites~~ m'avaient été accordés pour la préface. Au moment même, ils m'avaient dicté plus agréablement que j'étais à la campagne, et que la distance m'empêchait de parlementer avec mon éditeur comme je l'aurais fait si j'étais été à Paris. Après tout, je me suis consolé en pensant que je n'écrivais pas pour des gens qui ne me comprendraient pas et que je serais surtout compris de vous à qui je croyais avoir donné quelques preuves d'intelligence, d'impartialité et de hauteur d'esprit.

Adieu. moi je vous en prie, je vous en supplie, et vous savez que je n'expose pas du tout le génie de l'Allemagne et le génie de l'Autriche, mais le génie de la Prusse et celui de l'Autriche, ce qui est bien différent. Vous ne pouvez pas nier la différence.

Je vous accorde qu'en même en limitant, comme je l'ai fait, à la Prusse et à l'Autriche le contraste que j'ai établi, j'aurais dû, si j'aurais fait un traité complet d'histoire,



Établi quelques nuances et introduire quelques restrictions dans mon passage si hostile à la Prusse. Je sais que la Prusse a produit Lichten-
dorff, et j'ai même songé au instant à mettre une note en bas
de la page pour statuer une exception en sa faveur, mais en consi-
dération de la place qui m'était accordée, il a fallu également suppri-
mer la note. Je m'en suis consolé encore en me rappelant que les excep-
tions, surtout quand elles sont si rares, ne font que confirmer la règle,
et ce me disant que le lecteur verrait bien que ma préface n'est
qu'un abrégé opposant brièvement deux couleurs. D'où vient donc
que subitement vous ne vous rendez compte de rien de tout cela,
et que vous me reprochez avec tant de véhémence les torts que
peu imaginaires.

M. Beckstein, qui n'est pas suspect d'hostilité envers les Prussiens,
a tout-à-fait approuvé la restriction que j'ai établie entre le
génie prussien et le génie autrichien. Je lui ai dit que j'avais établi
cette restriction malgré Lichtendorff, malgré Arneth von Brost-
Hülshof. Il m'a entièrement approuvé. J'avais même pris la précau-
tion de consulter, avant de rédiger, Madame de Kermann au sujet
d'Arneth. Elle m'a répondu qu'elle partageait mon sentiment. Or,
Madame de Kermann est aussi étrangère aux passions politiques
que le bon Dieu.

Maintenant, reste justice. La grande amitié dont vous voulez
bien m'honorer me fait espérer que vous voudrez bien pourvoir
la lecture de ma lettre et vous rendre compte également de ce

ce que j'ai dit et de ce que j'ai encore à dire de lui. Il n'a pas écrit une ligne indiquant que je ne connaissais la grandeur intellectuelle de Goethe, et ce qu'il a fait pour l'avancement de la civilisation et le règne de l'intelligence chez un peuple qui, avant lui, était encore passablement barbare, suivant vos propres appréciations. Pour moi, comme pour vous, comme pour les Allemands, Goethe est un des plus grands esprits qui aient rayonné sur l'humanité. Je l'ai appelé plusieurs fois grand en passant, entre autres dans le chapitre biographique qui vous est consacré. J'ai dit aussi pourquoi, à mes yeux, son Faust est incomparable. Mais tout en l'admirant, je constate ses faiblesses, et cela m'est évidemment plus facile qu'à vos aïeules. Tout en donnant la préférence à Renan au point de vue lyrique, j'ai constaté aussi ses faiblesses. Oui, je l'ai blâmé franchement, vertement, d'abord si longtemps porté le trouble dans la famille de Sophie; je l'aurais même peut-être blâmé plus violemment encore si j'en avais eu le droit. Mais le reproche de Pureté. Quand on est soi-même sans reproche et d'une excepti-onnelle pureté, comme je le suis, on n'est que trop porté à être dur ^{pour les autres}, et c'est contre ce penchant que je me suis mis en garde.

Si j'ai été un peu plus sévère pour Goethe, c'est que Goethe a été plus faible encore et plus égoïste, oui, plus égoïste, plus esclavé de sa sensualité que Renan. Renan s'est saisi au moins de ce côté là, il a vu devant elle face de la loi morale. Goethe lui, n'a pas vu; il est allé plusieurs fois jusqu'au bout. Entre les deux pêcheurs, je préfère celui qui l'a été le

moins. Goethe a été plusieurs fois adultère au point de vue physique
et moral. Senau a vuilé devant les dernières conséquences de son
entraînement pour Sophie, c'est vous même qui me l'avez assuré;
vous vous rappelez peut-être combien j'ai été heureux d'apprendre.
Quand je songe qu'il a eu la force de triompher de son sang
pendant dix ou douze ans, en dépit de la violence de sa passion,
je trouve ce renoncement beau, quoiqu'il ait été incomplet, et
vous me pardonnez en pensant qu'il y a un peu de générosité
dans mon appréciation. Cette générosité, je ne l'aurais pas eue si
j'avais moi-même été coupable sur ce chapitre. Je pourrais l'avoir,
parcequ'il est homme, j'ai eu moi-même mes tentations, et que si
j'en ai triomphé, je le dois à une exaltation d'une exceptionnelle
pureté et à un entourage également exceptionnel. Mais jamais
je n'absoudrai Goethe aussi facilement que Senau, jamais, et dût
l'Allemagne entière et même l'Autriche se lever contre moi, de pou-
rait demander plus à Goethe qu'à Senau au point de vue
moral, parcequ'il était plus fier et qu'il lui était plus facile
de se maîtriser. Au lieu de faire plus, il a fait moins. Et ce qu'il
y a de pis, c'est que les Allemands en veulent à ceux qui ont
le dieu. N'ai-je pas lu l'hiver dernier dans la *Strassburger* officielle
Leitung un article (sur les poésies lyriques de Goethe par Lichten-
berger), que Lichtenberger (un de mes compatriotes alsaciens) avait
bien raison de ne pas soumettre Goethe à la même mesure morale

que le commun des mortels? C'est hop fort. C'est revoltant, et c'est d'ala que je faisais allusion quand dans une note je parlais du « fétichisme » de l'Allemagne pour Goethe. Et main, hélas que le mot est juste.

Ah! croyez-le bien, s'il est question de renoncement, peu de personnes pourraient me remonter quelque chose. Peu de personnes ont dû pousser le renoncement à un point aussi fabuleux que moi. Une amie de ma mère me disait l'autre jour en me disant que la façon dont j'ai été maltraité par la vie est exceptionnelle. Je sais, croyez-le, que le renoncement a pour être grand doit être complet, mais c'est précisément parce que je sais combien le renoncement complet est difficile, que je suis indulgent pour ceux qui y arrivent sur un point seulement. Je pourrais vous dire qu'en regardant autour de moi, je ne vois presque personne qui soit indemne, et cela m'engage à redoubler d'indulgence pour les autres. Mais j'aime mieux laisser là, vous féliciter de n'être pas homme, d'être femme. Les femmes sont plus heureuses que nous. La honte est moins forte en elle qu'en nous.

Je voulais finir, et je m'aperçois que j'ai encore quelque chose à vous dire. Le passage de votre lettre sur Grillparzer est en contradiction formelle avec ce que m'a dit M. Wittkeim. « Grillparzer war von Natur missgünstig; man sagt bei uns dass, wenn Gott ihn an seinen Platz gestellt hätte, Grillparzer doch missgünstig gewesen wäre. » Voilà ce que m'a dit



M. Dittelm. Ceci vous montre combien il doit être difficile à un étranger, vivant à 300 lieues des personnages dont il parle, de les bien juger. Comme j'ai le sentiment de cette difficulté, je suis ~~trop indulgent~~ porté à être trop indulgent par calcul, si je ne l'étais ^{pas} par nature. Aussi je vous promets d'y réfléchir à quatre fois avant de juger trop sévèrement un homme que vous placez si haut. Mais soyez tranquille, je ne le jugerai pas. Il est à peu près certain que je ne pourrai pas faire le deuxième volume, personne n'achetant le premier.

Sur le coup, j'ai fixé. J'ai été long, d'une longueur impardonnable, et cela vous montre quel prix j'attache à être bien compris d. vous. Je n'ose espérer vous avoir convaincue sur tous les points, mais ce serait déjà beaucoup si j'avais réussi à vous montrer que la même où vous êtes d'un autre avis que moi, je suis guidé par des raisons, et non pas seulement par des passions.

Avouez-le, après avoir vu la bonté de me lire jusqu'ici, vous avez été trop prompt, et vous m'avez fait tort. J'ai vu deux fois M. Dittelm et il m'a avoué qu'après m'avoir entendu, il connaîtrait mieux le point véritable de ma pensée, et que s'il avait à recommencer, il modifierait un peu ses appréciations. Je m'assure que si je pouvais aller à Vienne m'entretenir avec vous, je ne risquerais pas d'être si mal compris d. vous. Allé, je vous pardonne, bien que ce soit déjà la deuxième fois que vous me faites tort dans votre jugement, je vous pardonne, je ne sais vraiment pas pour quoi, ou plutôt je ne ~~le~~ le sais que trop. Il vous sera beaucoup pardonné par moi, pense que vous êtes le point qui a rompu Betty Deoli et que je ne suis qu'un misérable scribe... qui ne recommencera pas.
Respectueusement à vous
A. M.